Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 33

Artikel: La "combine"
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218943

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ALMANACH DE 1755

II

CONTINUONS à feuilleter ce vieil almanach de Lausanne. Des prédictions astrologiques pour l'année 1755, résumons les articles consacrés à chacune des quatre saisons :

I. DE L'HYVER

Ce fut déjà le 21 Décembre de l'année passée 1754, à 3 h. 30 m. a. que le Soleil posa son centre à la barbe du vieux Bouc, pour se préparer comme d'ordinaire à sa fatiguante et pénible montée, qui doit durer six mois ; en ce moment toutes les Planettes se trouvent sous terre que la misérable Déesse Diane sans crédit au 3 du Mouton en la maison céleste la plus suspecte.

De la position des Planètes, l'astrologue conclut :

Toute cette assiette semble devoir consulter un hyver généralement froid et brouillé, sur tout en **Janvier**, entre lequel le Soleil montrera pourtant assés souvent ses salubres rayons, principalement aux lieux élevés, ce qui ne nous otera pas la satisfaction de voir nos bois bien gevrés ; vrai est qu'il s'y a plusieurs aspects qui voudroient commuer cette alteration en vent a neige, **Février** sera d'un froid plus souffrable, mais sombre, triste et mal-sain ; puis après le mi-lieu soit sur la fin, on aura plus d'éclaircissement d'air ; et Vénus de son côté s'eforcera d'envoyer quelque pluye ; de même qu'au Mois de **Mars** qu'il rendra passablement muable ; promettant ainsi d'embarrasser Mars dans ses complots tumultueux et guerriers ; Incendies, perte de bétail, Saturne a aussi en vue de charger Caron de quelque pesante Tete dont plusieurs seront Capots.

II. DU PRINTEMPS.

Le charmant Apollon ayant fourni la moitié de sa montée le 20 Mars à 10 h. 40 m. a. s'asseyera sur la corne du Bélier, justement à l'entrecoupure aiguë de l'Equateur et de l'Ecliptique, qui divise également le firmament le jour et la nuit en longueur très égale, d'où aussi il pourra examiner les deux Pôles à pareille distance de lui, célébrant ainsi l'Equinoxe Printanier.

Au mois d'Avril :

...toutes les fières Puissances Célestes se sont placées sans eau, c'est-à-dire, toutes en signes d'air, de feu et de terre, celà nous fait prévoir un Printems sec, ou au moins peu de pluyes, à moins que Mars et Vénus faisant leur cocuage dans les Poissons au mois d'Avril ne fassent de puissans efforts pour embarbouiller les 1., 7., 18 et 23 en sont caractériser.

En conclusion :

...on parle ici beaucoup de guerre et peu de paix, il se fait de grands préparatifs à ce sujet, en sorte que cette Campagne pourrait avoir quelque teinture de rouge en quelqu'endroit, et Saturne entend fermer les yeux à plusieurs.

III. DE L'ÉTÉ.

Cette chaude et riche saison commencera cette année le 21 Juin à 8 h. 57 m. a. que le blond Phœbus guindé au plus haut point de son Epicicle, examinera la distance qu'il se trouvera entre son poste, et le P'le Urfin, pendant le court intervalle d'une petite pose qu'il fera à l'entrée de Palais de l'Ecrevisse, mais trouvant le chemin long et manquant de provisions et de courage pour faire un voyage si inconnu, il commencera à descendre tout doucement, crainte qu'il ne lui arrive de mettre la tête la première comme autre fois son étourdi de fils.

Les conclusions de l'astrologue pour l'Automne sont :

En jouant des tours cauteleux, et mauvais tendans a conspiration qui pourroient cause des mouvemens militaires ; changement et renfort de Garnisons ; patience si les incendies ne s'en ensuivent.

IV. DE L'AUTOMNE.

Cette féconde et satisfaisante saison entre ordinairement en nos quartiers au moment que Phaeton, après avoir fait la moitié de sa descente ; conduit son char, et fouette ses chvauex ce jour-là le long de la grande ornière, apellée Equateur, entrant au premier point de la « Balance » Céleste, lequel divise une seconde fois le jour et la nuit en égale longueur ; ce qui arrivera pour celle-ci le 23 Septembre à 10 h. 16 m. a.

Ensuite des positions des astres, l'astrologue conclut que :

...Un dérangement de Cerveau sera dangereux, si la vigilance manquoît, les remuemens de H... pourroient recommencer, aussi bien qu'une rebellion, la Pr..., regardée par Mars veut aussi que Saint-Marc suë à grosses goutes, en mettant deux Doges en peine et jaloux l'un sur l'autre.

Les gaîtés de l'annonce. — On demande une chambre pour dames d'environ cinq mètres de longueur sur quatre mètres de large. Faire offres, etc....

* * *

Un jeune homme sans occupation demande un emploi analogue. S'adresser, etc...

CE QUI SE PASSA, A MORGES, AU TEMPS DE MA GRAND'MÈRE

L'HISTOIRE que voici est connue. Elle fut contée jadis, en patois, dans le « Conteur », mais la version était un peu différente. Vous vous souvenez sûrement, si vous l'avez lue, de la jolie recommandation du mari de la défunte, lorsque celle-ci voulut bien mourir «pour la toute » ? Au moment où les porteurs allaient franchir la haie qui entourait le cimetière, le veuf qui marchait tout de suite derrière le cercueil fit à mi-voix aux premiers : « Tsoulhi l'adze ! »

Mais passons à la seconde version :

Gens de Morges, si vous désirez savoir ce qui se passa en votre bonne ville, il y a septante ans, écoutez ce que m'a conté ma grand'mère.

« C'était, me dit-elle, pendant l'été 1854. J'avais alors 7 ans, mais je m'en souviens comme si c'était hier ; je promenais, la tenant par la main, ma petite sœur Louisa qu'on me confiait, car à cet âge, j'étais déjà sensée et réfléchie. Nous nous trouvions aux abords du cimetière, sur la route qui y conduit ; l'ancien cimetière maintenant. On y accédait à l'époque dont je te parle, par un « raidillon » assez pierreux. C'est là que nous étions, ma sœur et moi, lorsque nous vîmes venir un enterrement.

Ainsi que des événements extraordinaires qui nous ont frappés quand nous étions enfants, je me rappelle les moindres détails.

Comme encore actuellement dans les villages où il n'y a point de corbillard, le cercueil couvert de fleurs était posé sur une sorte de « brancard » que portaient six hommes vêtus de noir et gantés de blanc. Cet honneur incombait généralement aux amis du défunt. Ensuite venaient la parenté, puis le cortège des hommes deux à deux ainsi que cela se fait encore de nos jours, mais ce qui était le plus curieux, et ce que je n'ai vu faire qu'à Morges et pendant mon enfance, c'était la coutume qui consistait, lors d'un ensevelissement, à aller chercher au hangar de la pompe, une grande corbeille à linge contenant de vastes pélerines noires et des crêpes ; lorsque le cortège mortuaire se formait, chaque homme prenait dans la corbeille déposée devant la maison du défunt, un crêpe dont il entourait son chapeau et choisissait la pélerine qui lui convenait le mieux. Grâce à elle, il n'était pas nécessaire qu'il fit toilette, il pouvait ainsi voiler ses habits de travail, et sitôt la cérémonie terminée reprendre ses occupations sans perdre de temps.

C'était ainsi la mode en ce bon vieux temps ! Irrespectueuse comme est la génération actuelle, je crois que tu aurais ri de ces silhouettes vagues, flottantes, qui me font presque songer maintenant aux caricatures d'un livre d'images. Mais à cette époque, cela donnait aux enterrements, une note lugubre, solennelle qui impressionnait fort.

Revenons à mon histoire :

C'était une femme encore jeune, d'une quarantaine d'années qu'on conduisait ce jour-là au cimetière. Une robuste femme pourtant que celle de Jules B. ! Aussi ne comprenait-on rien à cette mort subite, bien que le vieux docteur eût parlé d'une embolie.

Te dire qu'elle laissait des regrets derrière elle, serait mentir, car la grande Mélanie — ainsi lui disait-on — avait la langue pointue et la poigne solide ! Avec cela, méchante comme la peste ! On racontait que le gros Jules était battu plus souvent qu'à son tour ! Cependant cet après-midi il faisait triste figure devant la dépouille de sa femme. Il songeait sans doute aux douze enfants que lui laissait la défunte. Aussi ses amis réprimaient-ils la furieuse envie de le féliciter !

Nous nous étions timidement, ma petite sœur et moi, réfugiées au bord de la route à l'approche du cortège mortuaire. Celui-ci s'engageait avec peine le long de ce « raidillon » pierreux dont j'ai parlé, lorsqu'il advint quelque chose d'effroyable...

Tout à coup, dans le calme impressionnant de ce défilé lent et silencieux, des coups violents et des cris sourds provenant de l'intérieur du cercueil se firent entendre.

Ce fut alors une panique horrible : les porteurs lâchèrent leur fardeau et suivis des parents et de toute la suite des amis, il y eut une fuite indescriptible, un éparpillement de toutes ces pélerines noires, telles des ombres chinoises qui se dispersèrent en quelques secondes dans toutes les directions. Epouvantées, incapables de faire un mouvement, nous restions là, ma sœur Louisa et moi, à quelques mètres de ce cercueil qui continuait à résonner des hurlements les plus aigus et des imprécations les plus épouvantables !

Vers le soir, en ce même endroit, on me recueillit au bord de la route où, glacée d'horreur, je m'étais évanouie, serrant dans mes bras ma petite sœur qui elle, s'était endormie.

Inutile de dire que, l'affolement général quelque peu calmé, les autorités de Morges vinrent sur les lieux et délivrèrent la grande Mélanie qui avait bel et bien risqué d'être enterrée vivante.

Ce fut un cas de léthargie qui fit beaucoup de bruit dans tout le canton.

Ma grand'mère s'étant tue, curieuse je lui demandai :

— A-t-elle vécu encore longtemps ?

— Eh ! oui, elle vécut encore vingt-deux ans, la grande Mélanie. Vingts-deux années pendant lesquelles Jules B. vit les étoiles. Les mauvaises langues ont assuré qu'elle mourut étouffée ayant avalé sa langue dans un accès de rage. Cela, je n'en sais rien! Mais, ce qui est certain... — seulement, et ma grand'mère me regarda avec du sourire dans ses yeux bleus qui avaient la prétention d'être sévères ! — Tu te garderas bien de le répéter à Morges, tu m'entends ? car, souviens-toi qu'il y avait douze enfants B., dont il est possible que les descendants habitent encore la ville — ce qui est certain, te disais-je, c'est que le jour où la grande Mélanie B., morte pour tout de bon, était conduite à sa dernière demeure, le gros Jules son époux, qui depuis l'avant-veille semblait rajeuni de dix ans, marchait allègrement derrière le cercueil !

Et au moment où le cortège funèbre s'engagea dans le même « raidillon » toujours pierreux, il est non moins certain que Jules B., fort inquiet se pencha vers les porteurs qui étaient mes cousins les frères D., et leur recommanda avec véhémence :

— Marchez doucement ! on a tout le temps ! Sacrebleu ! N'allez pas encore me la réveiller !...

Anne-Françoise Perret.

Les embûches de la conversation. — Une dame était chez une voisine et la conversation allait bon train, on le conçoit.

— Alors, ma chérie, c'est entendu, nous partons demain en montagne. Notre intention est de piqueniquer ; ça vous va ? C'est si joli. J'ai justement décidé de préparer pour cela des tranches de veau panées ; il n'y a rien de meilleur ; c'est facile à manger à la main et, surtout, ça n'altère pas.

— Vous avez une excellente idée.

Et patati, et patata. L'heure s'avance.

— Eh ! mais, mais, déjà six heures. Je pars, au revoir, ma chérie, à demain. Je vais faire mon veau.

La « combine ». — Il est venu quelqu'un vous demander, monsieur...

— Je vous avais dit de dire que je n'étais pas là !

— C'est ce que j'ai dit. Alors, y m'a répondu : «Ça biche ! » et il a filé vers le coffre-fort de monsieur !